

Buchbesprechungen = Book reviews = Comptes rendus

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Geographica Helvetica : schweizerische Zeitschrift für Geographie
= Swiss journal of geography = revue suisse de géographie =
rivista svizzera di geografia**

Band (Jahr): **65 (2010)**

Heft 4

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Buchbesprechungen / Book reviews / Comptes rendus

GARDOU, C. & D. POIZAT (dirs) (2007): Désinsulariser le handicap. Quelles ruptures pour quelles mutations culturelles? – Editions Erès, Ramonville-Saint-Agne: 1-356. ISBN 978-2-7492-0798-8; CHF 15.–.

Cet ouvrage collectif reprend pour l'essentiel les conférences et contributions présentées au Congrès international «Situations du handicap, quelles ruptures pour quelles mutations culturelles?» qui s'est tenu en novembre 2004 à l'École normale supérieure de Lyon. Ce congrès a été organisé à l'initiative du Collectif Reliance, sous le haut patronage de M. JACQUES CHIRAC, ancien président de la République, et de M. WALTER SCHWIMMER, ancien secrétaire général du Conseil de l'Europe. Ces deux autorités politiques avaient fait de la question du handicap une priorité politique.

L'introduction se compose de deux contributions qui définissent les enjeux de l'ouvrage. La première, signée par l'un des deux directeurs de cet ouvrage, CHARLES GARDOU («Déconstruire» notre culture»), professeur à l'Université Lumière Lyon 2 se centre autour de deux mots: rupture et mutation. L'auteur évoque une rupture qui se veut radicale, basée sur une mutation qui traduit l'urgence d'une transformation durable en lien avec une révolution culturelle. Par révolution culturelle, il entend une transformation de nos représentations et de notre vocabulaire. Mais pour vraiment y arriver, et ne pas vivre de résistances ou de régressions, il faut faire intervenir différents acteurs sociaux et pas seulement les personnes concernées. Il s'agit pour l'auteur de tenir compte des différents aspects de la vie, ce qui explique sans doute la structure de ce livre. L'auteur souligne qu'il ne s'agit pas de le faire dans notre technicité et science médicale, mais sur de nouvelles «Lumières». Ces nouvelles Lumières doivent tenir compte que ces différents aspects de la vie se trouvent dans des milieux qui ne sont pas donnés mais construits. On ne peut donc échapper au terme de «personnes en situation de handicap». Cet ouvrage ne fait pas seulement un état des lieux mais propose aussi ce qui devrait être. Pour justifier cet appel à l'innovation, CHARLES GARDOU rappelle que cette amélioration de la qualité de vie est non seulement utile pour certains mais pour l'ensemble de la société. La seconde contribution, proposée par le philosophe ANDRÉ COMTE-SPONVILLE («De la marge vers le cœur de notre complexité humaine»), peut être considérée, d'une certaine manière du moins, comme une réponse aux propos du Professeur CHARLES GARDOU, en soulignant les limites de l'approche situationnelle avec les

polyhandicapés. Cette population est souvent oubliée dans les études et discussions actuelles. Ainsi les polyhandicapés nous interrogent sur le principe d'égalité et de justice, en faisant appel au droit et à notre capacité d'aimer. Lourd programme!

La première partie de l'ouvrage, intitulée «Vivre avec la vulnérabilité», traite du développement psychoaffectif des personnes en situation de handicap. Cela signifie que le thème central de cette partie est la sexualité de ces mêmes personnes. Elle s'ouvre sur un texte de DANIELLE MOYSE, montrant que l'infirmité représente pour nous la plus grande des phobies. Notre société a du mal à considérer le handicap comme une possibilité de l'humanité. Nous préférons mourir plutôt que devenir invalide. Au contraire de BLAISE PASCAL, nos sociétés préfèrent une mort instantanée à toute souffrance ou dégénérescence. Nous avons peur du handicap ou de l'infirmité, parce qu'ils sont proches de nous et que nous pouvons tous en faire l'expérience. Accepter un corps ou le rejeter nous renvoie à notre propre sexualité. La psychanalyse fait la distinction entre pulsion de vie ou de mort, Eros et Tanatos. Les textes suivants questionnent plus directement la sexualité des personnes en situation de handicap. De manière générale, ils s'intéressent surtout à la sexualité des personnes souffrant d'une déficience mentale, du rapport avec les intervenants et de la question de l'éducation sexuelle.

Dans la seconde partie, intitulée «Apprendre et accéder au travail», les auteurs centrent leurs interventions sur les problèmes liés à la scolarité et à la formation. Ils interrogent en particulier la possibilité des personnes en situation de handicap de participer au monde du travail. Dans la troisième partie, titrée «Permettre l'émancipation», les intervenants questionnent la société française relativement à l'autonomie et à l'accès à la citoyenneté qu'elle offre aux personnes en situation de handicap. Deux d'entre eux le font en écrivant un chapitre sur les activités sportives. Dans la quatrième et dernière partie, nommée «Aller du singulier vers l'universel», les diverses contributions traitent de la relation qu'ont les personnes valides avec le handicap. Elles questionnent ainsi la tension qui existe entre la singularité de chaque individu et le caractère universel du handicap et interpellent nos représentations et nos définitions du handicap.

La fin de cet ouvrage, avec la lettre de JEAN-PIERRE AUDURAU («Interroger la référence aux Lumières»), agrégé de philosophie à Lyon, offre enfin une réponse à l'interpellation initiale de CHARLES GARDOU. Faut-il de nouvelles Lumières? Faut-il révolutionner nos discours ou passer à l'acte? Ne pas faire de nouvelles promesses et réaliser celles déjà faites en mettant en œuvre les politiques existantes? Les lumières ne sont-elles déjà pas aveuglantes puisqu'elles proposent un

modèle universel, une uniformité, sans tenir compte des individualités? Les lumières sont donc parfois à l'origine des symptômes dénoncés.

Jérôme Gaudin, Lausanne

OGAY, C. (2010): *Leurs droits, malgré tout. L'enseignement spécialisé vaudois au travers d'un parcours (très) personnel.* – Editions de l'Aire, Vevey: 1-262. ISBN 978-2-8810-8938-1; CHF 33.–.

Comment peut naître chez un individu la prise de conscience de l'impression d'injustice d'un sort individuel à laquelle se mêle, non sans violence, celle du fait qu'il existe des personnes laissées pour compte, sans droits, des non-personnes en situation de handicap? A l'heure où est en vigueur l'article 23 de la Convention internationale des droits de l'enfant – adoptée par l'ONU le 20 novembre 1989 et ratifiée par la Suisse le 24 février 1997 après un étonnant délai de réflexion – et maintenant que le Canton de Vaud a adhéré à l'Accord intercantonal sur la collaboration dans le domaine de la pédagogie spécialisée, la bonne manière de traiter de cette relation particulière à l'altérité fait encore problème.

Le Canton de Vaud a heureusement investi des moyens importants pour accompagner les élèves en situation de handicap actuellement scolarisés dans les classes régulières, le Département de l'instruction publique et des cultes (DIPC) visant à augmenter, dans une période de dix ans, la capacité de l'école régulière vaudoise à mieux accueillir directement les élèves en situation de handicap, tout en considérant les écoles d'enseignement spécialisé comme faisant partie intégrante du dispositif public de formation, un système de formation dit «à visée inclusive». La question reste posée de savoir, plus généralement, comment aider les enfants différents d'une manière ou d'une autre et qui ne sont pas faits pour l'école «normale», des enfants qui ont pourtant un droit inaliénable de recevoir la meilleure éducation possible.

A cet égard le témoignage, tant réflexif que critique, de CHRISTIAN OGAY, remarquablement préfacé par le professeur lausannois RÉMY DROZ, offre au lecteur une occasion unique. Dans une revue scientifique dont le numéro est consacré au phénomène du handicap et aux fragilités sociales, l'opportunité est heureuse. Elle permet de rendre compte d'un ouvrage peut-être étonnant dans sa composition, puisqu'il mêle à sa description précise de l'évolution des structures d'accompagnement des enfants handicapés au travers de l'invention, de la mise au point pédagogique et du développement de l'enseignement dit «spécialisé», le

récit vécu de l'itinéraire de l'auteur, depuis les temps de sa formation et de sa vocation jusqu'aux responsabilités exercées au Service de l'enseignement spécialisé, qu'il a créé et dont il fut le premier directeur.

Alternant récit autobiographique d'une prise de conscience progressive et des conditions d'une formation à double composante, théorique et stratégique, d'une part et analyse socio-historique et contextuelle du développement institutionnel d'un domaine pédagogique longtemps dédaigné d'autre part, l'auteur, successivement maître d'école, journaliste, politicien, psychologue, dévoile les arcanes d'un ensemble de représentations sociales et d'une succession de situations et de pratiques d'ordre institutionnel. Il détaille les pratiques publiques et privées, de formation, de définition de statut et de choix de répartition des tâches (entre Confédération et Cantons, entre école publique et Assurance Invalidité), si souvent remis en question, y compris par le peuple suisse appelé à se prononcer. Tout cela forme un ensemble d'une telle complexité que chacun y perd un peu son latin. L'avenir du handicap est rien moins qu'assuré aujourd'hui, à l'heure où tend à s'imposer partout «l'insultante soit financière des minorités privilégiées engendrant des disparités de plus en plus fortes, en termes de justice sociale, d'accès aux soins, de développement de l'éducation» (p. 248), des minorités si promptes à stigmatiser des «gêneurs dans nos économies de marché où tout doit rapporter» (p. 251).

L'auteur évoque les inégalités entre régions mais aussi les inégalités de traitement entre divers types de handicap qui perdurent encore. On se réjouira néanmoins de la progression des savoirs collectifs qui, quoique sans réussir à faire complètement disparaître les fantasmes habituels ou les stratégies d'évitement devant la présence des personnes handicapées, ont néanmoins fini par développer de nouvelles attitudes envers les élèves différents. Ces dernières passent par de nouvelles expressions pour dire le réel attendu: le passage de l'intégration à l'inclusion par exemple, comme encore la manière de penser pour eux la préparation à l'emploi et ses significations proprement géographiques. L'auteur montre que ces significations sont vitales, dans la mesure où elles impliquent, pour l'enfant concerné comme pour ses proches, les significations de leur vécu quotidien. De nouvelles formes de sensibilités régionales entrent en ligne de compte aujourd'hui, comme l'influence des associations de parents, que l'auteur espère toujours puissante. Interrogeant notre attitude face aux élèves différents, tout en relevant les progrès que tant d'entre eux font aujourd'hui en termes d'autonomie et dans l'appropriation de leur environnement, les dernières pages de ce grand humaniste sont tout simplement bouleversantes.

Jean-Bernard Racine, Université de Lausanne

SMITH, M., DAVIDSON, J., CAMERON, L. & L. BONDI (éds) (2009): *Emotion, place and culture*. – Asghate Publishing, Farnham: 1-318. ISBN 978-0-7546-3; 5 fig., 11 photos, 1 tab.; £ 60.–.

Subjectivité, affects et émotions: que de vilains mots pour les scientifiques que nous sommes, sinon pour en problématiser les rapports avec la vérité. Tel était l'enseignement d'un MICHEL FOUCAULT par exemple. Quelle actualité pourtant au sein de notre discipline géographique. Celle-ci n'a d'équivalent peut-être que la place qu'y occupent aujourd'hui les phénomènes culturels, à l'heure où se multiplient les études et les thèses, alors que neuf ans plus tôt naissait à Genève le Pôle de recherche national en sciences affectives, regroupant des chercheurs allant de la neurologie aux sciences économiques et sociales, en passant par la philosophie, l'histoire des religions ou le droit.

Remarquons que les géographes avaient pris date un peu plus tôt de ce tournant, depuis le très remarqué éditorial d'ANDERSON & SMITH (2001) consacré aux rapports entre émotions et géographie dans *Transactions of the Institute of British Geographers* et que certains considèrent comme la naissance d'un nouveau paradigme au sein de notre discipline. BÉATRICE BOCHET et le soussigné (2002) leur avaient emboîté le pas dans un article intitulé «Connaître et penser la ville: des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse».

Des questions de sens aux questions culturelles il n'y avait qu'un pas et il est tout aussi évident que les dix dernières années ont vu parallèlement se multiplier les études consacrées à la culture, avec la naissance puis le «tournant» de la géographie culturelle. L'heure aujourd'hui est à la liaison entre ces deux orientations, ce dont témoigne l'ouvrage «Emotion, place and culture» édité par une équipe de géographes canadiens et britanniques, qui prolonge un premier ouvrage consacré aux géographies émotionnelles (DAVIDSON, BONDI & SMITH 2005) et apporte, si besoin était, la preuve de la richesse et de l'intérêt crucial de la mobilisation des émotions dans la pratiques géographique, et ce au double plan de la théorie et de la pratique. Ce nouvel ouvrage comporte en outre un appel à plusieurs types de croisements disciplinaires, les différents chapitres comptant également, à côté des signatures géographiques, celles d'historiens, de philosophes renvoyant aussi bien à PAUL RICŒUR qu'à ARISTOTE, d'écologistes spécialisés dans l'étude de notre relation à l'environnement, mais aussi d'auteurs concernées par les études de genre, de professeurs de langues anglaises et d'auteurs dramaturges. Les textes convergent en montrant que les émotions et les affects colorent et influencent chacun

des aspects de la conscience de l'interaction humaine, y compris dans le monde naturel, comme celui offert par la steppe patagonienne.

Cette influence mérite d'être prise en compte dans notre effort de compréhension du monde comme le montrent bien les éditeurs dans leur introduction (*Geography and emotion: emerging constellation*, pp. 1-20). Les autres textes se rapportent aux émotions liées au souvenir (*Remembering*, pp. 21-78) ou à celles liées à la compréhension (*Understanding*, pp. 79-134) – un chapitre d'un ouvrage du très rigoureux NIGEL THRIFT (2007) ayant été mobilisé pour l'occasion à propos de la compréhension des espaces affectifs de la performance politique (pp. 79-96). D'autres articles traitent du deuil (*Mourning*, pp. 97-186), de l'appartenance (*Belonging*, pp. 187-246) et enfin du charme, de l'enchantement et de la géopoétique (*Enchanting*, pp. 247-299). Ces titres renvoient à autant de parties, offrant chaque fois une approche radicalement nouvelle de réalités sociales liées à certains lieux, à leurs paysages, à leurs activités, à leur histoire, à leur déclin ou à leur originalité radicale. Ils font également référence à la thématique de l'éphémère, à toute la nostalgie dont ils sont parfois porteurs ou qu'on leur prête, à l'esthétique, à la justice spatiale, à la grande variété des lectures possibles des lieux et des attitudes que nous avons envers eux.

C'est toute la problématique de la «texture émotionnelle» de notre expérience des lieux et des choses qui, progressivement, se révèle au fil des chapitres et des thèmes choisis, y compris lorsqu'il s'agit de lieux fictionnels ou de réalisations purement techniques comme les robots. Allant encore plus loin, l'ouvrage explore, sous la plume d'ALEXANDRE GILLET de l'Université de Genève, la dimension géopoétique de la «spatialité erratique» des amas de pierre – les cairns du Grand Nord –, un texte unique en son genre illustrant à quel point dans un «monde ouvert» et apparemment sans fin, l'esprit s'ouvre également. Cela donne au lecteur une occasion unique de lire une mise en œuvre tout à fait moderne des idées pionnières d'ERIC DARDEL (1952) et de l'écrivain KENNETH WHITE (1994, 2003). Au total, l'ouvrage édité par SMITH, DAVIDSON, CAMERON & BONDI constitue un voyage rigoureusement inédit dans une géographie passionnante et bien évidemment passionnée.

Bibliographie

ANDERSON, K. & S.J. SMITH (2001): Emotional geographies. – In: *Transactions of the Institute of British Geographers* 26: 7-10.

BOCHET, B. & J.-B. RACINE (2002): Connaître et penser la ville: des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une

géographie sensible autant que rigoureuse. – In: *Géocarrefour* 77, 2: 117-132.

DARDEL, E. (1952): *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique.* – Paris: Presses Universitaires de France.

DAVIDSON, J., BONDI, L. & M. SMITH (éds) (2005): *Emotional geographies.* – Burlington, VT and Aldershot: Ashgate.

THRIFT, N. (2007): *Non-representational theory: space, politics, affect.* – London: Routledge.

WHITE, K. (1994): *Le plateau de l'Albatros. Introduction à la géographie poétique.* – Paris: Grasset.

WHITE, K. (2003): *Open world: collected poems, 1960-2000.* – Edinburgh: Polygon.

Jean-Bernard Racine, Université de Lausanne

ORAIN, O. (2009): *De plain-pied dans le monde. Écriture et réalisme dans la géographie française au XX^e siècle.* – L'Harmattan, Paris: 1-427. ISBN 978-2-296-07957-1; ill.; € 36.–.

Voici un auteur qui, dans les remerciements placés en tête de son ouvrage, évoque ce dont il est le plus redevable à deux personnes portant le même nom que lui: «une certaine façon d'aborder le monde». En 31 lettres, la meilleure manière de résumer l'apport de cet ouvrage qui s'inscrit comme l'un des incontournables de l'«historiographie» (faute d'une expression plus pertinente) de la géographie, disons de l'écriture de la géographie française au XX^e siècle.

Il s'agit d'une analyse assortie de fait de l'ensemble de ses tenants et aboutissants forcément d'ordre transdisciplinaire, telle qu'elle est en effet pratiquée au sein de l'équipe Epistémologie et histoire de la géographie de l'Unité de Formation et de Recherche (UFR) du Centre rue du Four à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Un travail mis d'entrée de jeu sous les auspices d'une citation clé de THEODOR ADORNO, tirée de «L'essai comme forme» (ADORNO, T.W. (1984): *Notes sur la littérature.* – Paris: Flammarion: 7) et voulant que

«l'abondance des significations encloses dans chaque phénomène de l'esprit exige de celui qui les reçoit, pour se dévoiler, cette spontanéité de l'imagination subjective pourchassée au nom de la discipline objective. L'interprétation ne peut pas faire ressortir ce qu'elle n'aurait pas en même temps introduit. Ses critères, c'est la compatibilité de l'interprétation avec le texte et avec elle-même, et sa capacité de faire parler tous ensemble les éléments de l'objet».

Cette citation est sans doute placée là comme l'ébauche d'une charte éthique de lecture plutôt qu'en termes de manifeste subjectiviste ou solipsiste, et ce en dépit

de son inspiration initiale, rappel utile à tout interprète que son activité est forcément hybride, jamais pur dévoilement d'une altérité, rappel à l'humilité qu'il faut sans cesse garder quand on croit comprendre un écrit. L'auteur va illustrer cette qualité tout au long de son ouvrage, une précaution d'ordre épistémologique essentielle pour qui veut aborder la discipline géographique, au statut qualifié d'«étrange», tout à la fois familière par l'héritage scolaire et bien opaque une fois enseignée à l'université. Face à une «dévaluation de fait», la distinction à faire entre pratiques savantes et représentations ordinaires, tourments de la profession à l'intérieur et intrigues à l'extérieur, ont mobilisé l'intérêt de l'auteur. Celui-ci décida d'y consacrer la thèse dont l'ouvrage dérive largement, tout en apportant une contribution qui dépasse le seul inventaire critique d'une histoire disciplinaire, fut-elle fondée sur un examen des textes soumis à diverses formes d'interrogation, sur leur signification, leur finalité et leur cohérence interne.

OLIVIER ORAIN propose d'entrée de jeu une «instrumentalisation» liée à un dispositif interprétatif parfaitement original, s'appuyant sur ce que l'auteur baptise le «réalisme géographique» qu'il énonce en préliminaire à son ouvrage (pp. 35-104), et qui, peut-être, lui donne l'essentiel de son originalité et de sa performativité. Ce réalisme est d'ailleurs relié à une «déclinaison» du modèle kuhnien en géographie. L'auteur distingue habilement dès sa seconde partie (pp. 107-240) les «pertinences et anomalies» dans le paradigme classique, avant d'aborder, dans sa troisième partie, la «crise et [la] révolution scientifique». Il montre alors que cette crise est indissociable d'une remise en question du réalisme géographique débouchant sur une véritable refondation disciplinaire d'ordre constructiviste (pp. 241-375), encore que cette revendication collective mérite aujourd'hui, comme ce fut le cas nous dit l'auteur pour le structuralisme dans les années 1960, ou le positivisme un siècle plus tôt, «d'être examinée avec le plus grand soin». Tout en étant «l'expression d'une époque, un signe de ralliement» (p. 375), ce constructivisme recouvre en fait une grande variété d'intérêts alors même que certaines formes de réalisme réapparaissent, avec le retour de l'empirisme en particulier. Une manière pour l'auteur de s'inviter à renouer les fils dans sa conclusion, en se demandant si le constructivisme géographique auquel il se rattache reste en partie à inventer.

Il faudrait ici s'arrêter plus longuement sur le produit de la longue immersion de l'auteur dans la littérature de la fin des années 1960 et la manière dont il a su assembler les éléments qui permettent de deviner les causes du malaise de nos maîtres d'alors, les «ressorts de l'anomalie», ce qui les a unit fortement malgré leurs différences, «une certaine façon d'accueillir l'accultu-

ration, qui essaie de concilier acceptation du caractère inéluctable de la nouveauté, réappropriation «contrôlée» (?) et sauvegarde d'un patrimoine perçu comme menacé» (p. 174). Mais quelle acculturation demande l'auteur? Quoique toujours avec beaucoup de tact et un sens aigu des nuances, le diagnostic, rapporté aux hypothèses de départ, est extraordinairement précis, comme en témoigne la distinction radicale qu'il fait entre la pensée d'un PIERRE GEORGE et d'un JEAN LABASSE d'une part, et celle de tous leurs autres célèbres collègues contemporains d'autre part. L'analyse textuelle et intertextuelle est remarquablement conduite, sur de très nombreuses pages et représente à n'en pas douter un document d'ordre historiographique exceptionnel.

Pour avoir personnellement bénéficié d'une grande proximité intellectuelle et affective avec ces deux auteurs durant leur séjour canadien comme par la suite, et pour avoir participé à plusieurs de leurs réflexions critiques sur le quantitatif ayant abouti à deux de leurs articles examinés en détail dans le travail d'OLIVIER ORAIN, le soussigné reste perplexe. Il peut témoigner en effet qu'aussi bien l'un que l'autre ont suivi l'intégralité de ses efforts en vue d'une géographie nouvelle, dans un grand respect réciproque. Il reste que l'on trouvera dans le remarquable chapitre qu'y consacre OLIVIER ORAIN une série d'interprétations proposées en spirale. Celles-ci recouvrent l'évolution des deux impétrants étudiés dont la pensée n'est pas restée figée, mais qui aussi, en matière d'«incommensurabilité paradigmatique» liée au quantitatif et aux supposées valeurs anglo-saxonnes qu'ils repoussaient et se déclinant plus tard sur la scène aménagiste, ont pourtant largement favorisé la marche de ceux, qui, comme HENRI REYMOND et le soussigné s'étaient lancés dans l'aventure. C'est le même PIERRE GEORGE qui nous a proposé de publier les parties théoriques de notre thèse d'Etat aux Presses Universitaires de France sous le titre «L'analyse quantitative en géographie» et plus tard, avec certes HILDEBERT ISNARD comme caution, «Problématiques de la géographie». Le facteur humain sans doute!

D'une partie à l'autre, on se réjouira donc de disposer aujourd'hui d'un ensemble réflexif et critique d'une grande richesse et d'une étonnante précision, auquel le soussigné ne peut que s'attacher avec un maximum de sympathie, qu'il qualifierait volontiers de «vécue». Précision dans les nourritures qui furent les siennes et celles de ceux et celles qui avec lui, à côté, devant, ou en arrière, ont participé à la définition, à l'énoncé et à la promotion de l'idée force de «problématique comme alternative au dossier». Pertinence dans la présentation de leur évolution critique et programmatique. En écho, avouons notre reconnaissance admirative en regard d'un travail s'appuyant sur un schème socio-linguistique remarquablement révélateur d'enjeux lexico-sémantiques dont peut-être les

auteurs analysés dans cet ouvrage n'avaient pas pris conscience dans le quotidien de leurs recherches et les écrits géographiques qui en ont exprimé les résultats et qui pourtant inscrivent leur travail dans une dynamique dont l'auteur a manifestement su trouver les clés d'interprétation.

L'apport de l'ouvrage en tant que «réflexion plus globale sur le statut de la langue dans les mutations des sciences», telle que mentionnée sur la quatrième page de couverture, mériterait d'ailleurs un autre exercice critique. L'examen qu'OLIVIER ORAIN nous propose en particulier de l'œuvre de CLAUDE RAFFESTIN, «doxeur de la nouvelle épistémé», intertitre pourvu d'un point d'interrogation (p. 341), dépasse d'ailleurs largement sur ce plan et en termes d'intérêt épistémologique général, les caractéristiques déjà riches de l'impétrant genevois. Nous sommes d'ailleurs toute une série de «jeunes» retraités à être fascinés par les «découvertes» de cet auteur. Il a su, à l'évidence, «faire saillir» de nos textes successifs «leur signification, leur finalité, leur cohérence interne» (p. 15). Un véritable talent d'herméneute qu'illustre à merveille ce que l'auteur a réalisé, en appuyant, tant au niveau de la forme que du fond, son dispositif interprétatif et son argumentaire sur les outils de la critique littéraire. Même si son effort de périodisation pourrait être discuté, – mais toutes les périodisations de ce genre ne le sont-elles pas par essence, y compris revêtues du label foucauldien? – OLIVIER ORAIN a su rendre compte des recentrages successifs des dits nouveaux géographes, son talent critique réussissant «à «fracturer» comme dirait CLAUDE RAFFESTIN, ce qui demeurait latent, sous-jacent, plus généralement en creux dans la littérature disciplinaire» (p. 15). Ce travail «diacritique» (belle expression, p. 374) a peut-être ses limites, énoncées d'entrée par la citation d'ADORNO. Mais l'auteur a manifestement su les assumer avec bonheur. Il va maintenant continuer, à partir des interrogations qu'il énumère dans ses toutes dernières pages, un projet épistémologique d'ordre sémio-linguistique qui devra bien s'appuyer sur d'autres textes. De leur côté, les disparus et «retraités» évoqués sont maintenant largement remplacés, et parfois avec grand bonheur, ou impliqués dans d'autres champs, la scène aménagiste par exemple. Attendons donc la suite.

Jean-Bernard Racine, Université de Lausanne

ANGST, M., KLAUS, P., MICHAELIS, T., MÜLLER, R., MÜLLER, S. & R. WOLFF (2010): Zone*Imaginaire. Zwi-schennutzungen in Industriearealen. – vdf Hochschul-verlag AG an der ETH Zürich: 1-219. ISBN 978-3-7281-3277-2; zahlreiche farbige Abb., Fotos, Grafiken und Tab. sowie ein separater Kurzbericht; CHF 58.–, € 39.90.

In den vergangenen Jahren entdeckten Stadtplaner, Architekten und lokale Entscheidungsträger die Möglichkeiten und Chancen der Zwischennutzung von brachliegenden Arealen und Gebäuden. Nachdem Künstler, junge Unternehmer, Vertreter der alternativen Szene und Vereine – sogenannte urbane Pioniere oder Pioniere der Reurbanisierung – schon seit den 1980er und 1990er Jahren leer stehende Fabrikhallen und brachliegende Industrieareale kreativ in Wert setzen, gilt die Zwischennutzung erst seit einigen Jahren als ein strategisches Instrument der Stadtentwicklung. Vorurteile wie zum Beispiel Lärmbelästigung oder Verschmutzung sowie unklare städtebauliche Regelungen und komplexes Management lassen die Zwischennutzung oft als Risiko erscheinen. Der vorliegende Band räumt jedoch die Bedenken gegenüber Zwischennutzungen aus, indem die Autoren einen empirisch fundierten Überblick der Zwischennutzungen von ehemaligen Industriearealen in der Schweiz vorstellen. Darüber hinaus bietet der Band praktische Hinweise für Fachleute, Eigentümer, Agenten und Zwischennutzende.

Das Buch überzeugt durch die Präsentation von empirischen Daten und Material sowie durch eine umfassende Betrachtung und Bewertung von Zwischennutzungen. Zwischennutzungen werden von den Autoren als eine

«Nutzung, die zeitlich zwischen diejenige Nutzung, für die ein Areal ursprünglich angelegt wurde (Industrie, Militär, Kirche etc.) und eine intendierte neue und meist noch festzulegende Nutzung fällt» (S. 56)

definiert. Das Autorenteam untersuchte sieben Areale in drei Städten (Aarau, Winterthur und Zürich). Das methodische Vorgehen kombiniert eine Befragung der ansässigen Unternehmen (die allerdings eine sehr geringe Rücklaufquote von 16,3% aufweist) und Interviews mit Nutzern, Eigentümern und Planern. In den einzelnen Kapiteln wird diesen Interviews viel Raum gegeben. So kommt zum Beispiel der Stadtammann von Aarau zu Wort, der aussagt, dass

«bei Zwischennutzungen interessante Biotope wachsen, welche die Chance des Vorübergehenden aktiv nutzen, und dass dies für eine Gesellschaft von Nutzen ist. Es können sich Leute entfalten, die vielleicht sonst nicht dazu kämen» (S. 113).

Besonders wertvoll sind Interviews mit Akteuren wie z.B. Grafikern, Architekten und Jungunternehmern, die temporär die brachliegenden Areale nutzen. Durch diese Interviews wird deutlich, dass Zwischennutzungen besonders wegen ihrer Flexibilität und der Möglichkeit, sich kreativ zu entfalten und die Räumlichkeiten selbst zu gestalten und zu verändern, geschätzt werden. Neben einer detaillierten Vorstellung der untersuchten Areale präsentieren die Autoren empirisches Material über die Art der Nutzung (z.B. Dauer, ansässige Firmen und sektorale Zugehörigkeit) sowie

die Vernetzung der Unternehmen innerhalb der Areale (Kapitel 4 bis 6). Des Weiteren liegen Daten über die Planung und Entwicklung (Kapitel 7) sowie Regelungen, Bewilligungen, Gesetze (Kapitel 8) der Zwischennutzungen vor.

Der Band ist nicht nur das Ergebnis eines umfassenden Forschungsprojektes, sondern auch Zeugnis einer konkreten Zwischennutzung. Eines der untersuchten Areale ist das Industriegebiet Binz am Fuss des Üetliberg in Zürich, das auch als Basislager Zürich bekannt ist. In diesem Areal entwickelte das Projektteam Zone*Imaginaire gemeinsam mit SwissLife Property Management ein Konzept für die Zwischennutzung, und es wurde eine Container-Siedlung für Künstler errichtet (für mehr Informationen über das Basislager siehe: www.basis-lager.ch). Diese reiche Erfahrung aus der Praxis prägt das Buch, da der Band neben den empirischen Daten auch einen konkreten Leitfaden in der Form eines Werkzeugkastens beinhaltet. Dieser Werkzeugkasten bietet Definitionen wichtiger Begriffe sowie Hinweise auf planungsrechtliche Grundlagen.

Der vorliegende Band stellt eine wichtige Ergänzung der Fachliteratur zum Thema Stadtentwicklung und Reurbanisierung dar. Er vermittelt konkrete Daten und Fakten über Zwischennutzungen in der Schweiz. Das Datenmaterial veranschaulicht die soziokulturelle und ökonomische Rolle von Zwischennutzungen und geht somit über eine städtebauliche Betrachtungsweise des Phänomens Zwischennutzung hinaus. Leider kommen eine kritische Diskussion und Betrachtung sowie eine theoretische Einbettung des Themas zu kurz. Da Zwischennutzungen immer temporär sind (laut Studie liegt die Dauer zwischen vier und 20 Jahren und im Durchschnitt bei 13 Jahren), stellt sich die Frage, wohin die Zwischennutzenden ziehen, sobald ein Areal einer endgültigen Nutzung zugeführt wird. Zwischennutzungen sind in der Schweiz ein eher junges Phänomen (vor allem auch bedingt durch die Rezession in den 1990er Jahren), und von daher wird sich diese Frage eher in der Zukunft stellen. Des Weiteren behandeln die Autoren das Thema Gentrifikation nur am Rande. Die Frage, inwiefern der Übergang von einer Zwischennutzung zu einer Endnutzung eines Industrieareals zu einer Aufwertung der unmittelbaren Nachbarschaft führt, und welchen Einfluss diese Aufwertung auf Bodenpreise hat, wird von den Autoren nicht gestellt. Als letzten Kritikpunkt lässt sich eine mangelnde theoretische Einbettung anführen. Zwar erwähnen die Autoren den Strukturwandel und die Rolle der Kreativwirtschaft in Reurbanisierungsprozessen, allerdings gehen sie nicht der Frage nach, warum Zwischennutzungen vor allem in der Kreativ- und Freizeitwirtschaft angesiedelt sind. Hier sollten die Autoren Theorien über die Rolle von Städten als Konsum- und Unterhaltungsorte (siehe die Arbeiten

von US-amerikanischen Wissenschaftlern wie zum Beispiel SHARON ZUKIN, EDWARD GLAESER oder TERRY CLARK) heranziehen.

Abschliessend lässt sich feststellen, dass das Buch eine umfassende Betrachtung des komplexen Themas Zwischennutzung bietet. Es besticht vor allem durch die praxisorientierte Beurteilung und Bewertung von Zwischennutzungen und bietet nicht nur Wissenschaftlern und Studierenden der Stadtentwicklung eine brauchbare Studie, sondern auch Stadtplanern, Architekten und lokalen Entscheidungsträgern einen praxisorientierten Leitfaden. Insgesamt stellt der vorliegende Band eine wichtige Ergänzung der Literatur dar. Das gelungene Layout, das durch seine Illustrationen und Fotos das besondere Milieu kreativer Zwischennutzungen illustriert, rundet den Band gelungen ab und gestaltet die Lektüre in besonderer Weise.

Heike Mayer, Geographisches Institut
Universität Bern

GLASER, R., HAUTER, C., FAUST, D., GLAWION, R., SAURER, H., SCHULTE, A. & D. SUDHAUS (2010): *Physische Geographie kompakt*. – Spektrum Akademischer Verlag, Heidelberg: 1- 217. ISBN: 978-3-8274-2059-6; zahlreiche farbige Fotos, Karten, Tab. und Abb.; € 22.95.

Im gleichen Verlag erschien 2005, von einem anderen Autorenteam bearbeitet, ein Band mit gleichem Titel in der vierten Auflage. In der Physiogeographie hat sich seitdem nichts Grundlegendes geändert – geologische, geomorphologische oder hydrologische Prozesse folgen Naturgesetzen, die sich nicht ändern. Und Geo-Bio-Systeme arbeiten meist langsam. So geht es also bei beiden Bänden um die Unterschiede in Inhalt und Form, aber auch um die Zielsetzung. Beide Bände unterscheiden sich grundlegend voneinander. Während die vierte Auflage einen eher konventionellen Ansatz repräsentierte (eher eine «reine» Physiogeographie), zielt die totale Neubearbeitung gleichen Titels auf ein «zeitgemässes» Lehr- und Lernbuch. Das ist dann natürlich nicht nur eine Sache der Gestaltung mit völlig neuen und grafisch sehr anschaulichen Abbildungen (letzteres galt schon für die vierte Auflage), sondern auch eine der Konzeption und eine von deren Aufarbeitung. Eine Skizzierung des Inhaltes dieser Neubearbeitung kann dies verdeutlichen.

Das Vorwort betont den Bezug zur Geographie als «lebensnaher, problemorientierter Wissenschaft». Fallbeispiele aus Mitteleuropa stehen im globalen Kontext und «Eigenarbeit» der Studierenden soll gefördert werden. Das gewährleisten Aufgaben, Fragen und Kästen mit Exkursen sowie kapitelbezo-

gene, gut ausgewählte Literaturangaben (teils zitierte Literatur, teils solche «Zum Weiterlesen»). Die dem Rezensenten manchmal etwas anreisserisch erscheinenden Überschriften der Hauptkapitel (und mancher Teilkapitel) kommen wohl dem Zeitgeist entgegen, können natürlich auch Assoziationen auslösen und somit Merkhilfe sein.

Der Band startet mit dem Sonnensystem und der Erdgeschichte (S. 1-6). Es folgen die endogenen Kräfte (S. 7-26) und die geomorphologisch-exogene Formung (S. 27-55). Lagerstätten und Bodenschätze schliessen sich an (S. 57-62). Breiten Raum nimmt das Klimasystem ein (S. 63-97). Vegetation wird als Lebensgrundlage von Mensch und Tier dargestellt (S. 99-116). Es folgen der Boden als endliche Ressource (S. 117-131) und das Wasser (S. 133-150). Wasser-, Kohlenstoff- und Stickstoffkreislauf schliessen sich – knapp, aber ausreichend – an (S. 151-155). Erfreulich, dass auch den methodisch (und letztlich auch didaktisch) bedeutsamen Dimensionen geographischer Raumbetrachtung eine attraktive und plausible Darstellung gewidmet ist (S. 157-165), wobei trotz der Kürze des Kapitels nicht nur auf Ansatz und Methodik, sondern auch auf die naturräumliche Gliederung und die Geoökozonen bzw. Anthropozonen eingegangen wird. Nicht nur dieses Kapitel belegt, dass aktuelle Terminologie, verschiedenartige Ansätze und eminent geographisches Gedankengut unter einen Hut zu bringen sind. Dazu passen auch die Folgekapitel «Umweltschutz» (S. 167-180), «Handwerkszeug» (S. 181-194) und «Global Change und seine Risiken» (S. 195-210).

In praktisch allen Kapiteln wird auf Mensch und Gesellschaft sowie auf die Möglichkeiten und Grenzen der Aktivitäten des Menschen im Umgang mit dem «System Erde» Bezug genommen. Es gelingt dem Autorenteam, ohne Zwängerei zwischen fachwissenschaftlichen Inhalten und lebensnahen Problemen eine Brücke zu schlagen, ebenso Kreislauf- und Vernetzungsdanken zu integrieren.

Noch einmal: Das Buch ist ein Lehr- und ein Lernbuch. Es enthält an sich alle wesentlichen Fachinhalte der Physiogeographie, die auf hohem Niveau und in klarer und verständlicher Sprache dargelegt werden. Didaktisch unterstützt wird das Verbale durch zahlreiche attraktive Fotos, Tabellen, Karten, Grafiken sowie Blockbilder. Viele drücken den Ablauf- und Kreislaufgedanken aus und machen deutlich, dass die Gegenstände der Physiogeographie nicht nur untereinander in einem raum-zeitlichen Funktionszusammenhang stehen, sondern in die Dynamik von Leben und Umwelt eingebunden sind.

Wenn das wirklich gelungene Buch dazu führt, auch in andere, umfassendere Geographie-Werke hineinzu-

schauen, hat es mehr als nur seinen Zweck erfüllt. Es kann sicherlich den Standard der sich als Weichspüler-Ausbildungen gerierenden Bachelor-Studiengänge wesentlich anheben. Autorenteam und Verlag sind zu dieser herausragenden Leistung zu beglückwünschen. Mit ihnen ist zu hoffen, dass das Buch eine möglichst weite Verbreitung erfährt, die der Rezensent auch im Gymnasium oder beim sogenannten interessierten Laien sieht. Mehr denn je ist in einer sich rasch wandelnden Welt jeder Bürger auf geographische Informationen angewiesen, die eigentlich Hintergrundinformationen für das Verstehen einer immer komplexeren und komplizierteren Welt darstellen. Dieses Buch kann das leisten!

Hartmut Leser, Basel

BAVAUD, F. & C. MAGER (eds) (2009): *Handbook of Theoretical and Quantitative Geography*. – FGSE Workshop series 2, Faculty of Geosciences and Environment, University of Lausanne: 1-457. ISBN 978-2-9403-6808-2; num. fig. and tab.

Die Idee zu diesem Buch ist ein Ergebnis des 15th European Colloquium for Quantitative and Theoretical Geography, das 2007 in Montreux (Schweiz) stattfand. Ausgehend von den dort vorgestellten Arbeiten bildeten sich Gruppen mit dem Ziel, zu einzelnen Teilthemen einen Artikel zu schreiben, der die Entwicklung und zukünftige wissenschaftliche Bedeutung dieser Themen darstellt und bewertet. Das Ergebnis ist das vorliegende Handbuch, das insgesamt 12 Artikel enthält. Die Artikel lassen sich – folgt man den Herausgebern – in die folgenden sechs Themenbereiche einordnen (wie im Original in Englisch):

- Cellular automata, multi-agent systems and cooperative phenomena
- Epistemological issues in geography
- Geographical flows and networks
- Health geography and epidemiology
- Resource management and risk analysis
- Urban economic geography and spatial economic analysis.

Die einzelnen Artikel variieren in der Länge zwischen 20 und 70 Seiten. Alle verfolgen die Handbuch-Idee, einen Überblick über den Stand der Forschung in dem Teilthema zu geben. Gut gelungen ist dabei insbesondere, dass nicht nur eine Darstellung und Diskussion der (quantitativen) Methoden, sondern immer auch eine Einbettung in inhaltliche Fragestellungen erfolgt. Diese reicht von einer eher allgemeinen Formulierung solcher inhaltlichen Fragestellungen in einigen Artikeln bis zu eher ausführlicheren Darstellungen von spezifischen Beispielen. Der Einbezug solcher Beispiele (Erörte-

rung der Fragestellung und Anwendung der Methodik mit nachfolgender kurzer Interpretation der (inhaltlichen) Ergebnisse) ist zum Vorteil des Buches oftmals vorhanden. Dieses, das Anliegen eines Handbuches (Einführung für Interessierte, Überblick geben über das Themenfeld und dessen Möglichkeiten) fördernde Vorgehen mag sogar dazu geführt haben, «Health geography and epidemiology» als einen der sechs Themenbereiche auszugliedern. In der Tat beschäftigen sich beide zu diesem Themenbereich gehörenden Artikel inhaltlich mit Problemen der Medizinischen Geographie (insofern ist die Ausgliederung durchaus korrekt); aus methodischer, aber auch konzeptioneller Sicht wird ein deutlich weiteres Feld (räumliche Organisation von Dienstleistungseinrichtungen) angesprochen.

Ausgehend von der Idee des Handbuches (Überblick und Einführung geben – auch, und insbesondere für jemanden, der sich noch nicht so gut in dem Feld auskennt) lassen sich einige kleinere kritische Anmerkungen machen:

- Die 12 Artikel sind alphabetisch nach den Namen der Autoren angeordnet, und in der Einleitung geben die Herausgeber auch eine Begründung hierfür an. Trotzdem wäre zu überlegen gewesen, ob hier nicht eine stärker an den Themenbereichen orientierte Anordnung günstiger gewesen wäre. So werden im Themenbereich «Cellular automata, multi-agent systems and cooperative phenomena» z.B. einige grundsätzliche Begriffsklärungen vor allem in dem Artikel von PINTO et al., der ziemlich am Ende des Buches erscheint, vorgenommen. Zumindest wäre eine stärkere Abstimmung zwischen den Artikeln von Vorteil gewesen.
- Die (Druck-) Qualität einiger Abbildungen ist grenzwertig. Sie sind nur sehr schwer lesbar und laufen so dem oben angesprochenen Ziel, dem Leser die inhaltlichen Anwendungen deutlich zu machen, zuwider. Ähnliches gilt auch für einige Formeln, bei denen auf Grund der Druckqualität (und Grösse) die Indizierung nur sehr schwer lesbar ist.
- In dem Buch versuchen die Autoren, das «mathematische Formelzeug» so weit wie möglich zu vermeiden, was für ein Handbuch auch sicher der richtige Weg ist. Allerdings liegt es in der Natur der Sache, dass dies bei quantitativen Methoden nicht ganz zu vermeiden ist. Dann aber sollte z.B. die Bedeutung einzelner Formelelemente (Buchstaben) klar sein, was nicht immer so ist.
- Einige wenige Male wird Literatur zitiert, die dann leider nicht im Literaturverzeichnis zu finden ist, was dem Ziel, dem Leser einen Überblick und eine Einführung in die Thematik zu vermitteln, entgegen steht.

Der vollständige Titel «Handbook of Theoretical and Quantitative Geography» kann vielleicht in die Irre

leiten. Das Buch gibt keinen (relativ) vollständigen Überblick über die Theoretische und Quantitative Geographie. Ein Handbuch ist das Buch aber in der Tat, und es hat – trotz der oben angeführten kleinen Kritikpunkte – die Qualität, Geographen, die an den in dem Buch angesprochenen Methoden und Fragestellungen interessiert sind, eine gute Einführung wie auch fundierte weiterführende Informationen zu bieten.

Josef Nipper, Geographisches Institut
Universität Köln

DEFFNER, V. (2010): *Habitus der Scham – die soziale Grammatik ungleicher Raumproduktion. Eine sozialgeographische Untersuchung der Alltagswelt Favela in Salvador da Bahia (Brasilien).* – Passauer Schriften zur Geographie 26, Selbstverlag Fach Geographie der Universität Passau: 1-221. ISBN 978-3-9811623-4-9, ISSN 0942-900X; 18 Abb., 12 Tab., 27 Bilder; € 28.50.

Das vorliegende Werk untersucht soziale Fragmentierungs- und Segregationsprozesse am Beispiel von zwei Favelas in Salvador da Bahia, Brasilien. VERONIKA DEFFNER analysiert die soziale Ungleichheit, die dem Leben in den Favelas zu Grunde liegt, und fokussiert damit auf jene «verschleierte» Inseln in den Stadtlandschaften Brasiliens, die auf manchen Plänen und in vielen Berichten unterschlagen werden, deren Menschen jedoch an der Pforte jedes Hochhauses, in den Küchen der Restaurants, als Verkäufer und Verkäuferinnen auf Strassen und am Strand – überall präsent sind. Sowie ein dynamisches Brasilien als Schwellenland emporsteigt, isolieren sich die obere Mittelschicht und die Oberschicht zunehmend in Kondominium-Türmen und eigentlichen *gated communities*, während dazwischen, oft in nächster räumlicher Nähe gelegen, in den Favelas Armut, Diskriminierung und Chancenlosigkeit reproduziert werden.

Um die «soziale Grammatik ungleicher Raumproduktion», d.h.

«ein der Alltagspraxis inhärentes, den Handelnden verborgenes präreflexives Regelwerk [...], welches die alltäglichen Wahrnehmungs- und Denk- und Handlungsstrukturen der Individuen automatisch mit den Strukturen ihrer vorgefundenen sozialen Realität abstimmt», (S. 16)

aufzudecken, wählt die Autorin einen Ansatz, der sich im Viereck von geographischer Entwicklungsforschung, politischer Geographie, stadtgeographischer Forschung in Lateinamerika und handlungsorientierter Sozialgeographie situiert. Trotz grundsätzlichem Bekenntnis zur handlungsorientierten Sozialforschung distanziert sie sich davon, zu stark von den Entscheidungsmöglichkeiten bzw. der Handlungsautonomie der Subjekte auszugehen. Zu persistent erscheinen die

viele Jahrhunderte alten strukturellen Unterschiede in einem Land wie Brasilien, um den benachteiligten Individuen allzu grosse Transformationspotentiale zuzumuten. Wichtiger konzeptioneller Hintergrund, der die Strukturierung der Materialien aus monatelangen Feldaufnahmen leitete, bilden das Habitus-Konzept von PIERRE BOURDIEU sowie HENRI LEFEBVRES Konzept der Produktion des Raumes in den Dimensionen des *perçu*, des *conçu* und des *vécu*.

Eine sehr gründliche, tiefeschürfende Analyse, belegt mit vielen Interviewzitate, zeigt die asymmetrischen Machtstrukturen auf, die das Verhältnis zwischen den Bewohnern der Favelas und der Mittel- und Oberschicht prägen. «Scham» wird als zentraler, erklärender Schlüsselbegriff herausgearbeitet. «Scham» zeigt sich einerseits im Handeln der «Beschämten», das sich in defensiven Praxisformen, wie einem reaktiven Pragmatismus, Frustrationsabbau gegen die Eigenen und schliesslich doch einer Akzeptanz der herrschenden Ordnung manifestiert. Auf der anderen Seite stehen die «Beschämenden», die sich daran ausrichten, ihren Status und ihre Privilegien zu erhalten. Räumliche Abgrenzungen und raumbezogene Stigmata dienen als Medium, Ungleichheiten zu perpetuieren.

Der grosse Gewinn der vorliegenden Arbeit ist die differenzierte Einsicht in das Denken der Bewohner der Favelas, von denen viele Grenzgänger und Grenzgängerinnen sind, da sie einen grossen Teil ihrer Arbeit für die reicheren Schichten verrichten. Die Automatismen der Reproduktion eines «Habitus der Scham» erscheinen erschlagend, sie müssen jedoch vor einem Hintergrund von mehr als 500 Jahren ökonomischer und rassistischer Unterdrückung gesehen werden. Trotzdem, gibt es wirklich keine Anzeichen von Veränderungen, wo immer sie denn hinführen? Ist die *domestica* von heute tatsächlich noch die gleiche servile Person wie vor 30 Jahren? Haben staatliche Programme der Armutsbekämpfung wie *bolsa familia* überhaupt einen Einfluss, oder sind sie nicht mehr als Kosmetik angesichts der unendlich tief liegenden Ungleichheitsstrukturen? Die Übertragbarkeit des konzeptionellen Ansatzes eines «Habitus der Scham» wäre zu diskutieren. Sind es prä-moderne Formen eines pragmatischen Umgangs mit Unterdrückung, die sich speziell in lateinamerikanischen Ländern seit der Kolonisation erhalten haben, oder ist es vielmehr ein Habitus, der überall auftreten kann, wo derart grosse Gegensätze von Arm und Reich aufeinandertreffen, sich gegeneinander abgrenzen und doch eng verwoben sind? So ist das vorliegende Werk ein anregender Diskussionsbeitrag zur Fachdiskussion, sei es im Bereich der «Geographie sozialer Ungleichheit» oder der stadtgeographischen Forschung Lateinamerikas.

Verena Meier Kruker, Zürich

LANGE, H. & L. MEIER (Hrsg.) (2009): *The new middle classes. Globalizing lifestyles, consumerism and environmental concern.* – Heidelberg, Dordrecht, London, New York, Springer: 1-303. ISBN 978-1-4020-9937-3; 17 Tab., 14 Abb.; CHF 202.–, € 139.05.

Der Band versammelt multi-disziplinäre theoretische und empirische Beiträge zur Entstehung «neuer» Mittelklassen, die durch einen «westlichen» Lebensstil (S. 2) gekennzeichnet sind. Am eindringlichsten lässt sich die Entstehung dieser «neuen» Mittelklassen derzeit in Asien beobachten, wo sich in den letzten Jahren zum Teil rasante Entwicklungen vollzogen haben. Einzelne Beiträge befassen sich allerdings auch mit Ecuador, Brasilien und Israel.

Das zum Teil sprunghafte Wachstum nationaler Ökonomien ist dabei zunächst einmal mit Veränderungen des Konsumverhaltens und damit einhergehenden negativen Konsequenzen für die Umwelt verbunden. LANGE und MEIER offerieren entgegen gängiger Zukunftsszenarien einer starken Vergrößerung des ökologischen «Fussabdrucks» dieser Länder aber auch die Option einer «reflexiven Modernisierung» (S. 20) durch die Entstehung von Zivilgesellschaften mit ökologischem Bewusstsein.

Der erste Teil befasst sich mit der Vielfalt dieser Entwicklungen. Die Beiträge von SCHMIDT und KUHN versuchen, diese zunächst theoretisch zu fassen. Wobei SCHMIDT trotz einer gewissen Varianz auch große Ähnlichkeiten in den grundsätzlichen Entwicklungslinien unterschiedlicher Wirtschaftsregionen feststellt. KUHN zeigt auf, dass die Diagnosen über die Entwicklung von «consumerist lifestyles» im Zuge von Globalisierungsprozessen von deren inhärentem Kulturkonzept abhängig sind. Mit der Korrelation von Bildung und transnationalen Einstellungen in Deutschland befasst sich MAU, während SPAARGAREN und VAN KOPPEN die Beziehungen zwischen nachhaltigem Konsumverhalten und Unternehmensstrategien in den Blick nehmen. Dass auch Nagelstudios etwas mit wirtschaftlichem Aufschwung zu tun haben, erfahren wir von CHUA. Dieser weist darauf hin, dass der Übergang zur Mittelklasse über den Konsum kleiner Dinge – wie Kleidung und «Schönheits»-Artikel – beginnt, um dann weitere Kreise zu ziehen: über Fernseher, die Wohnungseinrichtung bis hin zum Auto.

Auch das Freizeitverhalten unterliegt einem Wandlungsprozess, wie ZHANG et al. im 2. Teil des Bandes am Beispiel der Popularität des Golfsports zur Festigung von Status- und Geschäftsbeziehungen in China zeigen. REUSSWIG und ISENSEE machen uns allerdings

Hoffnung, dass das kulturelle Erbe Chinas einen positiven Einfluss auf die künftige Entwicklung von Kapitalismus und Konsumverhalten – nicht nur in dieser Region, sondern global – haben könnte. Zumindest sofern die hier im Wachstum begriffene Mittelschicht traditionelle Werte in die Umsetzung eines «harmonischen» Kapitalismus einzubringen vermag. Doch auch in anderen Ländern ist ein Zusammenhang von Konsummustern, Umweltbelastung und «environmentalism» feststellbar: am Beispiel neuer Mittelklassen-Lebensstile durch Gelder aus der Arbeitsmigration im ländlichen Ecuador (PRIBILSKY), des häuslichen und räumlichen Konsumverhaltens von «knowledge workers» in Brasilien (DE MELLO) und der Entstehung umweltbewusster Lebensstile in Israel (KATZ-GERRO).

Der letzte Teil widmet sich ausschliesslich Texten, die sich mit neuen Mittelklassen in Indien befassen. Die staatlichen Entwicklungsstrategien zu Gunsten einer neuen Mittelklasse (FERNANDES) führen hier zu Spannungen zwischen sozialen Klassen in Zusammenhang mit «environmentality» (MAWDSLEY). Bei Angestellten in der IT-Branche ist zwar eine Orientierung zur globalen Wirtschaft, nicht aber zu globalen Themen der Nachhaltigkeit beobachtbar (UPADHYA). Auch im Ernährungsbereich lassen sich neue und nicht ganz unproblematische Konsummuster feststellen (DITTRICH).

Zum Schluss machen LANGE, MEIER und ANURADHA noch einmal auf die Heterogenität der Lebensstilisierungen «neuer» Mittelklassen aufmerksam. Insofern sei der Begriff auch eher abstrakt als empirisch zu verstehen (S. 283). Nachhaltiges Konsumverhalten scheint dabei zwar kein vorrangiges Interesse zu sein, die Entstehung eines entsprechenden Bewusstseins als Teil einer «pragmatic balance» (S. 293) sei aber durchaus erkennbar.

Der Band bietet damit eine umfangreiche Übersicht über die Vielfalt dieser neuen Lebensstilisierungen, ihre Auswirkungen und die Entstehung von Umweltbewusstsein und stellt damit einen wichtigen Schritt zur Beantwortung weiterer Fragen zur Entwicklung nachhaltiger Lebensstile dar. Ohne ein tatsächlich globales Verständnis von Umwelt und daraus resultierenden politischen Konsequenzen besteht allerdings die Gefahr, dass den sogenannten BRIC-Staaten noch einige weitere Nationen folgen werden, die auf dem Weg zur Zivilgesellschaft ihre Ressourcen buchstäblich verheizen.

Esther Baumgärtner, Max-Planck-Institut zur Erforschung multireligiöser und multiethnischer Gesellschaften, Göttingen